



BULHOF, Ilse N., *Wilhelm Dilthey. A Hermeneutic Approach to the Study of History and Culture*

Alfred Dumais

Volume 38, Number 2, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705943ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705943ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dumais, A. (1982). Review of [BULHOF, Ilse N., *Wilhelm Dilthey. A Hermeneutic Approach to the Study of History and Culture*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(2), 220–222. <https://doi.org/10.7202/705943ar>

les entités sont produites, elles deviennent immédiatement l'origine de nouvelles entités » ; 1,2 : « L'impulsion qui produit une entité n'est pas épuisée après que l'entité origine. Elle continue d'engendrer de nouvelles directions, de nouvelles facettes, de nouvelles entités avec ou sans l'entité originale — en bref, de nouvelles origines, de nouveaux facteurs de fermentation qui continuent d'enrichir le monde. C'est ce que signifie l'expansion ontologique de l'univers » ; 301 : « L'impulsion d'une origine ne peut être mesurée seulement *a posteriori* par ce qu'elle a produit. »

Le chapitre des « Réalités » comporte d'abord un texte suivi de ses commentaires. Ainsi, le texte 6 : « Un sourire apporte le bonheur, mais l'esprit a besoin d'être prêt pour que le bonheur se présente. Si l'esprit n'est pas prêt, on peut faire appel au sourire comme démarreur, simple rituel physique. Une fois que l'esprit est dans un mode assuré de créativité, on peut abandonner le rituel. Mais quand l'esprit est stérile, un rituel est un premier outil indispensable. » Commentaires : « Il serait impossible pour des rituels d'être efficaces si la réalité avait à s'accommoder au modèle des classifications conceptuelles de l'homme. Un rituel appartient au monde, il est *comportemental* (behavioristic), extérieur, observable, pourtant il éclaire parfois l'esprit, prouvant la continuité de la nature et de l'esprit. Le bonheur et le sourire ne sont pas si différemment constitués. Le bonheur est un éclair dans un champ de rituels, un champ dans lequel le comportement et le sentiment communiquent l'un avec l'autre, contribuent l'un à l'autre, sont comme le noyau et l'enveloppe l'un de l'autre » (p. 47).

Autre exemple : « Une cloche commence à sonner et laisse mon esprit froid. La cloche continue de sonner et bientôt devient comme une partie de mon esprit. La cloche arrête de sonner et mon esprit en est privé. » — « Qu'est-ce qu'un état d'esprit ? Est-ce quelque chose de purement associé avec et, en quelque manière, contigu à une action ? Nous sommes portés à penser en termes de deux classes séparées, en vérité deux univers distincts : le premier, l'univers de la cloche, ensuite l'univers des réactions à la cloche. Mais il n'y a, en réalité, qu'un seul univers et la cloche peut devenir partie de mon esprit d'une manière bien spécifique, non physique, sans doute, mais avec une réalité non moindre que la manière dont un composé chimique est formé par la combinaison de deux substances : un état d'esprit et une combinaison psychophysique de faits et de senti-

ments, le résultat d'interactions concrètes aussi définies que la chute d'une pierre » (p. 48).

Sans parcourir tous les chapitres pour donner des exemples de la manière de l'Auteur, celui des « Germes, coupes et strates » a son intérêt particulier. Il est comme un petit dictionnaire de définitions. Ainsi au mot *espace*, voici comment il s'exprime : « Attribut des objets, non un contenant. Les objets créent leurs propres environnements dont la somme totale est ce que nous appelons génériquement espace. À cause de l'expansion ontologique de l'univers, i.e. la production de nouvelles entités qui sont constamment ajoutées au monde et qui apportent avec elles leur propre environnement, il y a une croissance constante dans la quantité totale de l'espace. Cela en dépit du fait que les environnements se recouvrent de sorte que l'environnement d'un nouvel objet souvent enrichit et élargit celui d'un vieil objet. L'environnement d'un groupe de personnes, par exemple, est enrichi par l'addition d'un nouveau membre avec un point de vue fortement différent. Les environnements n'existent pas par eux-mêmes ; ils sont toujours associés avec quelque chose ou quelqu'un. Ainsi une entité ne voyage jamais dans un espace vide — concept fictif — mais se meut avec son environnement dans celui d'une autre entité. Plus encore, une entité ne peut-elle entrer dans l'environnement d'une autre entité sans s'incorporer cet environnement. Les alentours croissent en s'appropriant de l'un l'autre, augmentant leur complexité et élargissant le volume de l'espace universel. » (pp. 80-81).

Quelques parties de ce volume avaient été déjà publiées ou considérées différemment dans un autre ouvrage de l'Auteur. Un jour que celui-ci visitait, à Malaga, le poète Jorge Guillén, ce dernier lui donna comme l'épingle qui fut à l'origine du présent ouvrage : « Comme ce serait bon, dit-il, d'être capable d'écrire un livre simple en apparence mais dans lequel on pourrait trouver des trésors inattendus comme dans le cas du fameux palais qui, vu de dehors, paraissait si nu et apparemment sans plan ». Ce livre vient d'être écrit.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Ilse N. BULHOF, Wilhelm Dilthey. A Hermeneutic Approach to the Study of History and Culture,
La Haye, Martinus Nijhoff, 1980, 233 pages.

On a encore trop peu écrit sur Dilthey. Sans doute est-il facile d'invoquer l'inaccessibilité d'un

auteur qui, mise à part la traduction française de quelques travaux, a été largement ignoré. Or, paradoxalement, beaucoup de philosophes contemporains ont dû s'en inspirer, tellement est frappante la ressemblance de leurs propos à ceux de Dilthey. C'est, à mon avis, la connaissance de ce philosophe qui donne autant de relief à la pensée de Gadamer, Habermas et Ricœur, pour ne nommer que ceux-là. Ils n'hésitent pas, d'ailleurs, eux-mêmes, à en recommander la lecture à leurs étudiants. Ils nous renvoient ainsi à une œuvre dont le caractère énigmatique est à l'image même de la vie que Dilthey voulait tellement élucider. C'est tout cela, et les thèmes centraux d'une philosophie et la périphérie de ses multiples influences que le livre d'Ilse Bulhof sur Dilthey permet non seulement de circonscrire, mais de mieux comprendre.

Que connaît-on de cet apprenti théologien, devenu, en 1882, professeur de philosophie à l'Université de Berlin? Il faut donner crédit à Bulhof d'être parvenue à reconstituer l'évolution des idées de Dilthey, autrement dit, d'avoir saisi le fil conducteur de ce projet, dont bien des débats et des polémiques ne réussissent pas toujours à cerner les contours. Qui ne se souvient de l'opposition célèbre des sciences humaines aux sciences naturelles ou bien de la critique radicale des néo-kantiens, qui aurait, semble-t-il, ébranlé la confiance de Dilthey dans ses propres travaux? À cela, ajoutons l'intervention retentissante d'Éb- binghaus, se portant à la défense du point de vue expérimental de la psychologie, non sans avoir jeté le discrédit sur l'idée, encore toute fragile, d'une psychologie descriptive. En revanche, nombreux ont été les continuateurs du philosophe de Berlin, qui ont ainsi contribué à garder bien vivante sa mémoire. Il faut rappeler l'œuvre monumentale de Weber qui cristallisera, dans son programme d'une sociologie compréhensive, les options fondamentales de la philosophie diltheyenne. C'est aussi l'objet de la réflexion de Husserl qui, en quête d'une méthode rigoureuse d'élucidation de la conscience contemporaine, trouve sur sa route les mêmes adversaires que Dilthey, à savoir l'historicisme et le psychologisme. C'est enfin l'expérience clinique de Freud qui se voit contraint d'appliquer, à la compréhension des maladies mentales, certaines catégories que Dilthey avait soutirées à Schleiermacher. On n'aura donc pas tort de qualifier le livre de Bulhof de guide fiable à travers ce qu'on se plaît à dénommer le labyrinthe de la réalité humaine et, partant, de la philosophie diltheyenne (page 3).

Mais pourquoi tout ce fracas? Qu'y a-t-il donc, dans l'œuvre de Dilthey, qui mérite encore autant de considération? La liste pourrait être longue. Aussi Bulhof propose-t-elle simplement d'introduire le lecteur à l'herméneutique du philosophe et d'éclairer, de ce point de vue, les axes majeurs de sa pensée sur l'histoire et la culture. C'est, pour ainsi dire, à un va-et-vient de l'œuvre en général aux thèmes en particulier qu'elle nous convie. Cependant, à travers cette démarche, à bien des égards, fructueuse, Bulhof tient compte de l'état actuel de la réflexion théorique. Elle fait ainsi référence aux propos de Sartre, de Foucault, de Derrida ou de Bertalanffy, entre autres, qui viennent non seulement s'ajouter à la pensée diltheyenne, mais la prolonger. À partir de là, elle s'attaque à quelques grandes questions que même la recherche contemporaine ne semble pas avoir résolues.

La première concerne le fondement des sciences humaines. Là-dessus, la position de Dilthey devait être clarifiée. Bulhof rejette, à bon droit, la formulation un peu simpliste de l'exclusion de l'explication, comme pour mieux faire avancer la compréhension. Dilthey est plus près de Weber qu'on ne le croit habituellement. Il a surtout manifesté sa méfiance à l'égard de la théorisation propre aux sciences naturelles, soucieux qu'il était de rendre compte de la spécificité des phénomènes culturels. C'est pourquoi, chez lui, le refus du positivisme s'accompagne du refus de la métaphysique. Sur cela, les commentaires de Bulhof sont plus qu'indicatifs. Dilthey veut, en même temps, ramener la philosophie à des préoccupations concrètes et lui donner néanmoins comme tâche d'élaborer des visions du monde. C'est par l'herméneutique que cette double mission devrait se réaliser. N'est-il pas possible de concevoir les produits culturels, tels l'œuvre d'art, les rites religieux ou la littérature, comme des explicitations de visions du monde latentes? Ce serait alors le rôle des sciences humaines de procéder à ce décryptage, bien conscientes, par ailleurs, de pouvoir accéder, en se l'appropriant, à un monde intérieur (page 65).

En deuxième lieu, c'est aussi pour mieux exprimer la spécificité des sciences humaines que Dilthey lance le projet d'une psychologie descriptive. Expression sans doute malheureuse qui a été au centre de bien des controverses. Au-delà des malentendus, elle contenait, au fond, l'ambition d'élaborer une philosophie de la vie ou de l'esprit, qui n'était pas sans rapport avec la

filiation hégélienne. Le compte rendu qu'en fait Bulhof mérite d'être souligné. Il se devait de faire ressortir les deux côtés du décor. D'une part, Dilthey reconnaît effectivement à l'artiste et au philosophe, par exemple, la tâche d'articuler la vie en des formes spécifiques. Par le fait même, se trouve rehaussé le statut du sujet, capable de créer des significations. D'autre part, l'image forte des grandes personnalités procure le prototype de tout développement historique. C'est dans ce sens que la connaissance de l'histoire passe par les mêmes catégories servant à connaître l'individu et que, par exemple, l'histoire peut être définie comme la mémoire de l'humanité (page 33). Il y a, dans tout cela, on ne peut le nier, une certaine extrapolation de l'histoire individuelle à l'histoire collective. Mais il semble que les sciences humaines tirent profit de ce rapprochement. C'est une analogie qu'on se plaît à entretenir, même si le bien-fondé devrait être, par ailleurs, sérieusement examiné.

Enfin, à quoi serviraient les détours épistémologiques ou même la recherche d'une science rigoureuse, s'ils ne permettaient pas de mieux comprendre l'existence humaine dans ses dimensions historiques et culturelles ? C'est là l'objectif principal du livre de Bulhof, en prenant l'œuvre de Dilthey, comme figure exemplaire. Encore faudrait-il savoir si le philosophe de Berlin a vraiment surmonté l'anarchie des valeurs à laquelle aboutit une théorie historiciste de l'histoire. On peut, tout au moins, dire que c'est un combat qu'il a mené sans relâche, en acceptant le pari de toute réflexion philosophique de distinguer le vrai du faux. Le livre de Bulhof a ici le mérite de

situer, avec nuance, la théorie diltheyenne de l'histoire dans l'historiographie du XIX^e siècle. Par contre, on ne peut en dire autant du traitement accordé à la conception diltheyenne de la culture. Il faut reconnaître que c'est le parent pauvre de l'ouvrage. Et cela ne peut être attribué aux travaux de Dilthey lui-même, qui a été, au contraire, un véritable historien de la culture occidentale. Par exemple, la biographie de Schleiermacher ne vise pas seulement à dégager une méthode herméneutique. Elle considère aussi l'œuvre du théologien romantique comme l'expression culturelle d'une époque. Bulhof néglige également d'explicitier le contenu politique de la vision diltheyenne du monde. Au passage, elle rappelle les rapports du philosophe avec certains membres de la classe dirigeante, histoire de retracer des contacts personnels, mais sans prendre le soin d'analyser la teneur, tant soit peu idéologique, d'une œuvre aussi considérable. Ce sont encore là des questions qui sont loin d'être étrangères à une conception de la culture.

Dilthey fait de la philosophie un art d'interprétation à jamais inachevé. Au-delà du relativisme historique et des divergences culturelles, il lui confie le rôle d'instaurer la communication entre les époques et les peuples, parce que c'est à cette condition que l'identité peut être le mieux affirmée et les différences respectées. C'est cette « mélodie de la vie » que le livre de Bulhof suggère de nous faire entendre (page 110). Elle devrait plaire aux oreilles de nos contemporains.

Alfred DUMAIS